

Noms vernaculaires et usages traditionnels de quelques coquillages des Marquises

La collection de coquillages présentés ici avait été établie initialement avec un objectif très restreint. Il s'agissait d'obtenir les identifications scientifiques correspondant aux noms vernaculaires d'une dizaine d'espèces mentionnées dans des textes sur le milieu marin recueillis à Ua Pou dont la publication est en préparation. Mais des informateurs ont spontanément apporté des échantillons qui ont élargi la collection initiale. Par ailleurs, une escale à Nuku-Hiva révéla de fortes divergences dans la nomenclature propre à cette île, ce qui amena à y collecter aussi quelques échantillons. C'est ainsi que fut établie cette liste, qui reste très incomplète et qui ne donne pas la nomenclature propre aux îles du groupe sud. Malgré ses lacunes, il y figure cependant une part appréciable des coquillages les plus communs présentant pour les Marquisiens d'aujourd'hui un intérêt alimentaire ou commercial (sous forme de vente aux touristes et aux collectionneurs).

Alimentation, pêche, outillage, parure : les coquillages étaient beaucoup plus largement mis à contribution dans la culture matérielle pré-européenne. Ces usages nous sont connus grâce à la littérature ethnographique, aux collections des musées, aux résultats de fouilles archéologiques récentes, témoignages que quelques souvenirs et survivances actuelles permettent encore d'éclairer. Nous allons les passer rapidement en revue.

L'ALIMENTATION

Les Marquisiens considèrent comme comestibles un nombre surprenant de coquillages parmi lesquels les habitants de Ua Pou citent particulièrement *Mauritia mauritania* ('i'i), *Pupura persica* (ma'utaka'e'o), *Turbo setosus* (pōtea), *Patella* sp. (tītimo), *Chiton marquesanus* (mama). Les coquillages constituent donc un des « plats d'accompagnement » d'origine animale possible,

l'indispensable *'ina'i* sans lequel le plat principal de fruit à pain semblera toujours incomplet. Mais, aujourd'hui au moins, les coquillages paraissent représenter un *'ina'i* de second ordre, consommé peu fréquemment et sans prestige. De ce point de vue, les Marquises contrastent avec d'autres archipels. Alors qu'hôtes de familles tahitiennes, nous avons eu l'occasion d'y manger plusieurs fois des bénéitiers ou des turbos, aucun coquillage ne nous a jamais été servi au cours des quelques douze mois pendant lesquels nous avons partagé la table de familles marquisiennes. Un informateur, du reste, groupe sous la désignation éloquente de *ka'uka'u tai* (balayures de mer) les « êtres qui rampent sur les rochers » (*te tau mea toto'o ma he papa*), comme les coquillages, les oursins, une petite espèce de poulpe non identifiée (*kōpi'i*), et le menu fretin qu'on pêche au *pareo* dans les flaques. Plus qu'à des appréciations gastronomiques, il faut faire appel pour rendre compte de ce discrédit à des considérations sociales et particulièrement à la division sexuelle du travail qui fait de la collecte des « balayures de mer » la tâche par excellence des femmes et des enfants. On pourrait se demander si ce rôle marginal de la collecte des coquillages dans l'alimentation n'est pas un phénomène récent. Malheureusement, les sources ethnographiques classiques (Handy, 1923, p. 196-199 ; Rollin, 1929, p. 140-159) sont muettes sur ce sujet. Seule Marimari Kellum-Ottino note qu'à Hane (Ua Huka) « les femmes... parcourent la grève de nuit avec une lampe à pression, attrapent des crabes et des poulpes et ramassent des *turbos* ou autres coquillages » (1971, p. 124). Dans le domaine archéologique, les résultats publiés (Suggs, 1961 ; Sinoto et Kellum, 1965 ; Sinoto, 1968, 1970) ne comportent pas d'inventaire de déchets de cuisine, matériaux à partir desquels on peut établir les habitudes alimentaires d'un groupe. Cependant, il ne s'agit peut-être que de lacunes dans la documentation et il serait prématuré de conclure.

LA FABRICATION DES ENGINS DE PÊCHE

Les fouilles archéologiques nous apportent en revanche une riche et irremplaçable documentation sur le rôle des coquillages comme matière première servant à la fabrication du matériel de pêche. La nacre fournissait une matière première de prédilection pour le façonnement de hameçons d'une grande variété de formes, d'usages et de dimensions. Ce n'est pas le lieu ici d'évoquer les problèmes de typologie et de chronologie qui font des hameçons un important fossile directeur (Sinoto, 1967). L'usage de matière première autre que la nacre est rare. Sinoto (1967, p. 348) note la présence d'hameçons en os de dauphin dans les niveaux anciens et Suggs (1961, p. 85) affirme que l'huître¹ et le *Cassis* étaient utilisés, mais pour 1% des hameçons seulement.

1. Le texte anglais emploie *oyster*, ce qui correspond au nom vernaculaire huître en français. La famille des *Ostreidae* ne comprend, selon les recensements actuels, aucun représentant aux Marquises. Parmi les familles voisines, il en est de même des *Spondylidae* et parmi les *Pteridae*, la seule espèce connue est *Pinctada margaritifera*, la nacre, nommée en anglais *pearl oyster*. Suggs n'ignorait pas cette dénomination, aussi quand il parle d'*oyster* ne peut-il s'agir de *P. margaritifera*. Mais on ne voit pas alors de quelle espèce il peut s'agir puisque, à notre connaissance, aucune autre espèce ne peut être qualifiée, même de façon approchée de *oyster* ou huître.

Le leurre à bonite (*pa heu atu*) est formé d'une solide lame de nacre à l'extrémité de laquelle sont fixées à l'aide d'une ligature une pointe en os ainsi qu'une touffe de poils de porc. Les fouilles archéologiques ont montré que la forme de la lame et de la pointe ont évolué au cours des âges, ce qui fait que cet objet est lui aussi un fossile directeur. La nacre était encore utilisée pour la fabrication de têtes de harpons, ainsi que l'ont révélé les fouilles de Y. Sinoto à Hane. Des leures à pieuvre étaient fabriqués à l'aide de coupes découpées dans des coquilles du genre *Cypraea* et perforées d'un ou deux trous pour être fixées à des plombées de basalte. Suggs (1961, p. 90) mentionne *Cypraea tigris*, *C. reticulata*, *C. peasei* et *C. caputserpentis*, mais il est certain que *C. tigris* était le plus utilisé, ainsi qu'en fait foi son nom vernaculaire.

LES OUTILS EN COQUILLAGE

Les qualités plastiques des coquillages présents sur les rivages marquisiens, leur dureté jointe à la possibilité de les façonner par perçage et par abrasion, font que diverses espèces ont été utilisées, concurremment à la pierre et à l'os, pour la fabrication d'outils. Les plus rudimentaires à apparaître sur les sites archéologiques sont des grattoirs en nacre formés d'un fragment de la valve aux bords polis par l'usage. Se référant à Linton, Suggs suggère (1961, p. 160) qu'ils pourraient avoir été associés à la fabrication du *tapa*. C'est aussi dans la nacre qu'étaient façonnées les râpes à coco. Il s'agit d'une lame taillée dans le sens longitudinal de la valve et dont l'extrémité est amincie et dentelée. Un objet particulièrement intéressant est le pêle-fruit en coquillage utilisé pour enlever la peau du fruit à pain cru lors de la préparation du *mā* (pâte fermentée utilisée pour faire la *pōpoi*). Ces objets sont de deux types. Le premier, façonné dans une coquille spiralée à large ouverture, comporte sur la face externe de la dernière spirale une ouverture plane obtenue par abrasion. Le bord circulaire très tranchant de l'ouverture permet de détacher une étroite épiluchure qui s'évacue par l'ouverture naturelle de la coquille. L'autre type est fabriqué dans la coquille d'une porcelaine, *Mauritia mauritiana*. La perforation circulaire se situe au sommet de la coquille. La columelle est enlevée par percussion et un orifice subtriangulaire est effectué dans la partie dorsale (bombée) et du côté opposé à l'apex, c'est-à-dire à l'opposé de l'ouverture circulaire précédente, pour permettre l'évacuation des épiluchures. Suggs (1961, p. 127-128) et Sinoto (1970, p. 110 et 112) constatent également la distribution complémentaire de ces deux types, le modèle à ouverture d'évacuation naturelle étant le plus ancien. Selon Sinoto, le premier type apparaîtrait au cours de la phase II (période de développement) puis est complètement supplanté par le type en porcelaine dans la phase III (période d'expansion) du développement de la culture marquisienne. Un problème d'identification se pose à propos du coquillage utilisé pour la fabrication du pêle-fruit du premier type, que R. Suggs et Y. Sinoto appellent *Tonna-shell scraper*. Marimari Kellum-

Ottino (1971, p. 97) déclare en revanche que « le coquillage que Suggs désigne, par erreur, comme étant un *dolium* ou *Tonna-shell* (*Tonna perdrix*) est en réalité *Purpura persica* »². De fait, le pèle-fruit provenant des fouilles de Suggs, figurant au catalogue du Musée de Papeete sous le N° 1382, est en *Purpura persica*. Marimari Kellum-Ottino remarque que les pourpres fournissent un tranchant plus dur et plus durable que les porcelaines. Leur remplacement par les porcelaines serait à attribuer à leur plus grande rareté... Les fouilles archéologiques ont fait connaître des outils façonnés dans la lèvre épaisse d'un casque appelé *Cassis* par les auteurs (probablement *Cypraecassis rufus*). L'objet se présente comme un cylindre, de section circulaire ou ovale, conservant parfois la courbure de la lèvre (labre) ainsi que les traces des ondulations de la face interne de la lèvre lorsque l'abrasion a été insuffisamment poussée. L'une des extrémités est taillée en un biseau qui constitue la partie active de l'outil. Ces artefacts ont été identifiés comme des herminettes par Suggs (1961, p. 115-117) et comme des ciseaux par Sinoto (1970, p. 109). Sinoto donne également (1970, p. 118) deux figures représentant des ciseaux façonnés dans une autre espèce de coquillage (*Spindle-shell*)³. Suggs identifie comme des forets pour perçoirs à arc ou à pompe des coquillages de *Terebra maculata* et *T. crenulata* dont l'ouverture est enlevée et dont l'apex présente des marques d'usure uniformément réparties tout autour (1961, p. 130). La présence d'autres outils en *Terebra* semble mal attestée. Dans son survol des artefacts en coquillage présents en Océanie, Poulsen (1970, p. 44) affirme que « l'on connaît des ciseaux en *Terebra* provenant des Îles de la Société et des Marquises ». Pourtant, si de nombreux ciseaux en cette matière provenant des Îles de la Société figurent effectivement parmi les collections du Musée de Papeete, nous n'en avons pas trouvé mention dans les publications concernant les Marquises. À moins qu'il ne s'agisse de l'unique objet en térébre dont Suggs donne une description sommaire (1961, p. 133) et qu'il interprète comme une gouge. On s'étonne que les qualités d'exceptionnelle dureté présentées par l'apex de certaines espèces du genre *Terebra* n'aient pas donné lieu aux Marquises à des utilisations plus nombreuses et plus différenciées. D'autant qu'un argument linguistique plaiderait en ce sens. *Pao*, le nom générique des térébres, signifie aussi, comme dans d'autres langues polynésiennes, « tailler, détacher en frappant ». Aujourd'hui encore, l'herminette locale bricolée par les sculpteurs marquisiens est appelée *toki paopao* pour la différencier de *toki* qui est la hache européenne. Le fait de nommer un coquillage par un terme faisant référence à l'utilisation qui en est faite n'aurait rien d'étonnant : deux autres cas, indiscutables ceux-là, seront signalés plus loin⁴. La rareté des outils en térébre sur les sites archéologiques peut provenir du manque de biotopes

2. La présence de *Purpura persica* aux Marquises peut en effet surprendre. Ce coquillage se trouve dans l'Océan Indien, en Indonésie, aux Philippines et jusqu'aux Carolines. Dans le Pacifique Sud, en revanche, sa présence n'est attestée que dans deux colonies isolées, aux Marquises et aux Loyauté (Rehder, 1968, p. 31-32).

3. L'appellation *spindle-shell* concerne la famille des *Fasciolaridae* et trois représentants en sont connus aux Marquises : *Latirus nodatus*, *L. fallax* et *Peristernia lirata*.

4. Cette argumentation est réfutée si *pao* peut être rapproché du samoan *faofao* que Violette (1879) définit comme un « long coquillage qui servait de poinçon » et qui désigne très probablement la térébre, malgré l'irrégularité de la correspondance *f/p* dont on ne connaît qu'un seul autre exemple.

propices au développement de ce genre de mollusques sur ces côtes rocheuses battues des vagues.

VIE SOCIALE ET PARURE

Les coquillages n'ont pas joué aux Marquises un rôle social comparable à celui que leur confère leur statut de monnaie dans certaines régions de Mélanésie. Ils étaient néanmoins présents dans la vie cérémonielle, ne serait-ce qu'à travers la place éminente qu'ils occupent dans la parure. En association avec l'os humain ou d'oiseau, l'écaille de tortue, les piquants de raie et la dent de requin (von den Steinen, 1925-28, I, p. 83-84), la nacre servait à la fabrication des peignes à tatouer (Sinoto, 1970, p. 107). Les conques marines, présentes dans la vie quotidienne et dans la vie cérémonielle, étaient faites soit dans une coquille de *Cassis* perforée au niveau de l'apex (Linton, 1923, p. 405 et Suggs, 1961, p. 107), soit dans le prestigieux *Putoka* (*Charonia tritonis*). Ce coquillage était très recherché, comme à l'avantage de le montrer une tradition de Ua Pou, dont nous nous garderions bien par ailleurs de garantir la vérité littérale. Lorsqu'un pêcheur avait aperçu une conque, si elle était de petite taille, il édifiait autour un enclos de pierres, à la fois pour affirmer ses droits de propriété et pour laisser au coquillage le temps de se développer. Autre indication attestant le prestige du *putoka* : l'emploi de ce mot en composition dans les noms propres d'homme. Les conques marines étaient décorées de lien de *tapa* blanc et rouge et de tresses de cheveux humains (Handy, 1923, p. 312). Une excellente illustration représentant une conque marquise figure au catalogue de l'exposition « Découverte de la Polynésie » (1972, n° 137). À propos d'instruments de musique, il convient de renvoyer dans le néant une prétendue lyre en coquillage dont Linton (1923, p. 408) a cru découvrir l'existence dans le Dictionnaire de Dordillon et qu'il rapproche (prudemment) de l'*ukeke* hawaïen (p. 410), bien qu'il n'ait pas obtenu — et pour cause — d'informations à son sujet. Il s'agit en fait d'un simple contresens induit par la traduction française donnée par le Dictionnaire marquisien-français de Mgr Dordillon pour le mot *kiko'ua* : « coquille, lyre ». Le doute n'est plus possible si l'on se reporte au Supplément du Dictionnaire marquisien-français qu'il est souvent utile de consulter. *Kiko'ua* y reçoit la définition plus correcte de « Mollusque. Harpe » suivie de quatre noms scientifiques de coquillages du genre *Harpa*. Dordillon précise également que les Marquisiens emploient ce nom vernaculaire dont le sens littéral est « deux chairs » « par allusion à la propriété qu'a ce mollusque de rejeter une partie de lui-même par décollement plutôt que par déchirement ». Linton a dû être induit en erreur par l'emploi du mot lyre comme nom vulgaire français de ce coquillage au lieu du mot plus familier de « harpe », équivoque dont il a pu avoir connaissance soit par le manuscrit complet du Dictionnaire de Mgr Dordillon que les membres de la Bayard Dominick Expedition ont consulté à la Bibliothèque de la Mission Catholique, soit par la publication abrégée qui en avait été faite

en 1904. Quant au mot « lyre » lui-même, Dordillon a pu être amené à l'employer par confusion avec celui d'autres coquillages du genre *Lyria*.

Mais c'est pour la parure que les coquillages ont trouvé leurs utilisations les plus nombreuses et les collections ethnographiques aussi bien qu'archéologiques sont là pour témoigner de la persistance de cette tradition. L'image la plus immédiate qu'évoque l'association des notions de coquillages et de parure est le bracelet ou le collier de coquillages percés et enfilés sur un lien. Linton (1923, p. 427) signale des colliers de types divers : « des combinaisons de perles (d'importation européenne) et de dents (de dauphins) ou de perles et de coquillages semblent avoir été plutôt communes (voir Pl. LXXVII B). » K. von den Steinen (1925-28, III, Pl. αH) donne des illustrations pour deux colliers de coquillages et un ornement de jambes en coquillage et en dent de porc (*eberzahn*). Mais les colliers de coquillages, dont Handy ne fait pas mention dans son chapitre consacré à la parure, paraissent néanmoins être peu attestés dans la littérature ethnographique. Radiguet (1860), qui donne de si précises et vivantes descriptions de costumes et de parures, n'en parle pas non plus. En revanche des coquillages percés ont été trouvés dans les fouilles archéologiques. Suggs (1961, p. 138) mentionne des porcelaines de petite taille, des *Terebra* percés près du bord de la lèvre, des *Nerita*. Dans sa liste des objets trouvés à Hane, Sinoto (1965, table 1) fait figurer également des coquillages perforés. Les fouilles de Hane nous ont également fait connaître des pendentifs en nacre de forme allongée (Sinoto, 1965, fig. 4, 1970, p. 107). La présence de plaques pectorales, en nacre également, est rapportée par les sources ethnographiques et archéologiques (Handy, 1923, fig. 24b ; Suggs, 1961, p. 135 ; Sinoto, 1970, fig. 8). Les ornements en forme de disque présentent un intérêt tout particulier. Le type le plus ancien est constitué par « l'extrémité apicale d'un coquillage du genre *Conus*, soigneusement aplati par abrasion jusqu'à une épaisseur de 1 à 2 mm pour constituer un disque d'une rotondité parfaite de 25 mm de diamètre » (Sinoto, 1970, p. 119). Le disque est percé d'un seul trou. Les fouilles archéologiques ont également révélé la présence de disques de nacre percés au centre d'un ou deux trous, certains dentelés sur le pourtour, d'autres présentent une série de profonds sillons gravés rayonnant vers le centre (Suggs, 1961, p. 133-134 ; Sinoto, 1970, fig. 7). Ces disques ont été rapprochés d'un type d'ornements, connus à l'époque historique et qui font l'orgueil des collections des Musées. Cet ornement, qui, en dehors des Marquises, n'est pas connu en Polynésie mais qui présente de grandes affinités avec le *kapkap* mélanésien, est appelé *uhikana*. Il se compose d'un disque de nacre, soigneusement arrondi et poli, sur lequel est appliqué un décor d'écaille finement ajourée, et qui est maintenu sur le front à l'aide d'un bandeau en bourre de coco tressée. Le disque de nacre avec son motif d'écaille ajourée entre également dans la composition du *ta'avaha*, un diadème de plumes de coq porté par les guerriers. Un très bel exemplaire, provenant du deuxième voyage de Cook, figurait à l'exposition « Découverte de la Polynésie » et est illustré dans le catalogue (1972, n° 97). On retrouve l'association de l'écaille et du coquillage dans un autre ornement de tête, le *pa'e kea* (ou *kaha*), composé de six à sept plaques d'écaille de tortue incurvées, alternant avec des plaques de coquillage. Sur l'écaille sont gravés des motifs inspirés du

tiki. Les plaques sont réunies entre elles par des ligatures et sont fixées par leur partie la plus étroite à un bandeau de bourre de coco permettant de porter la parure en visière ou en diadème. Les plaques façonnées dans un coquillage que Madame Handy (1938, Pl. VIII B) désigne par le terme vernaculaire de *pukava taataa*⁵, sont en partie ornées de stries parallèles horizontales. Le bandeau est parfois agrémenté d'ornements en nacre, de forme allongée ou circulaire (boutons), rehaussés de motifs en écaille ajourée (Pour une description complète d'ornements de ce type, cf. A. Lavondès, 1966, p. 287-90). Radiguet (1929, p. 9) évoque la parure des femmes de Tahuata qui, toutes, « portent au lobe de l'oreille un petit tronc de cône, blanc comme l'albâtre ». Il est probable qu'il s'agit du *pū taiata* (ou *taiana*), un ornement d'oreille composé d'une partie en os humain, sculpté de motifs d'une audacieuse stylisation, porté en arrière et s'achevant en une tige, traversant le lobe de l'oreille, sur laquelle vient s'emboîter une sorte de « chapeau » appelé *pui'u*. *Pui'u*, selon le dictionnaire de Dordillon (1931), désigne une espèce de coquillage. Bien que Dordillon donne un autre mot (1932, suppl.), *kokovehi* (ou *koko'ehi, ko'ehi*) comme le nom générique des cônes, c'est bien dans un coquillage de ce genre que cette partie de l'ornement semble avoir été taillée. Les flancs du cône sont tantôt rectilignes, tantôt présentent deux cannelures circulaires peu profondes. Le catalogue de la collection Oldman présente un de ces ornements où le « chapeau » est fait dans une vertèbre de poisson (1953, pl. 113, n° 214) et un autre (n° 218) qui serait fait entièrement en coquillage. Parmi les ornements les plus prisés (là, encore, le mot *'ei* qui les désigne entre dans la formation des noms de personne) figure la dent de cachalot. Cette matière première étant très rare avant l'arrivée des navigateurs européens (qui purent se procurer des cargaisons de santal à bon compte en échange de quelques dents), les Marquisiens en firent des imitations en coquillage. Suggs (1961, p. 137) signale comme rares des imitations, médiocres parce que trop courtes et plates, façonnées par polissage à partir de la lèvre d'un *Murex*. Les meilleures imitations étaient faites dans la lèvre d'un coquillage de plus grande taille du type *Cassis* (*Cypraecassis rufus*?). L'objet conservait la courbure naturelle de la lèvre et avait une extrémité courbée, l'autre légèrement aplatie et percée d'un trou pour la suspension. Il arrive que le polissage reste incomplet et que les ondulations du bord interne de la lèvre et même un sillon, marquant la trace du repli externe, soient encore apparents. Ces imitations sont connues par les trouvailles accidentelles de surface et par les fouilles archéologiques (Suggs, 1961, p. 136-138; Sinoto, 1970, p. 110 et 121) et restèrent en usage jusqu'aux débuts des temps historiques. Un ensemble de quatorze de ces pendentifs fut trouvé au même emplacement d'un *paepae* de la vallée de Hohoi (Ua Pou) et fut acquis pour le Musée de Papeete en

5. Selon Karl von den Steinen, lui aussi, les plaques de coquillage auraient été « taillées dans la paroi hérissée de pointes du *puta'ata'a* (1925-28, II, p. 19), mais il ne donne pas d'identification précise. Le nom vernaculaire et l'indication descriptive fournie par von den Steinen suggèrent un *Murex* de grande taille. Selon Linton (1923, p. 438), « les plaques de coquillage étaient fabriquées à partir des coquilles de conques et de *Triton* ». Il semble que des matériaux variés étaient utilisés pour le *pa'e kea*. Linton signale « que beaucoup de *pa'e kaha* des collections américaines sont en celluloid ». Ces ornements, dont l'existence n'est pas mentionnée dans les récits des plus anciens visiteurs des Marquises, pourraient être de création récente.

1964 (pour une illustration, cf. Lavondès A., 1971, fig. 50). Ce nombre de quatorze, qui semble être aussi celui des plaques alternées d'écaille et de coquillage du *pa'e kea*, pourrait ne pas être accidentel : le chiffre 7 était aux Marquises un chiffre « parfait » (sans que l'influence chrétienne soit en cause, ainsi qu'en témoignent de nombreuses allusions dans la littérature orale). Si cette hypothèse est fondée, l'ensemble retrouvé à Hohoi correspondrait à une parure complète.

CONCLUSION

Cette revue rapide ne prétend pas être complète. Nous avons volontairement omis certains artefacts d'interprétation douteuse mentionnés par les archéologues (Suggs, 1961, *passim*) ainsi que des objets rarement présents dans les collections ethnographiques, comme ce bracelet⁶ taillé perpendiculairement à l'axe de la spirale dans un coquillage et figurant dans la collection Oldman (1953, pl. 113, n° 224b). Cet inventaire, qui n'apprendra rien au spécialiste, est cependant une introduction nécessaire aux listes qui vont suivre et suffit à montrer l'étendue du rôle joué par les coquillages dans la vie matérielle des Marquisiens d'autrefois. On notera la prédominance de l'huître nacrée au sein de cet ensemble. Malgré sa relative rareté aux Marquises et des qualités technologiques bien inférieures à celles de la nacre des Tuamotu, on arrivait à tirer de la nacre marquisienne pas moins d'une dizaine d'utilisations différentes, soit sensiblement la moitié de celles que nous venons d'énumérer pour l'ensemble des coquillages.

SURVIVANCES ACTUELLES

De ces multiples usages, il ne reste que deux à survivre actuellement. Il est significatif qu'ils se rattachent tous deux respectivement à ce que l'on pourrait appeler deux complexes de survivances, centrés l'un autour de la pêche à la bonite, l'autre autour de la préparation de la pâte de fruit à pain fermentée. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit de complexes d'une technologie riche et raffinée, ayant une importance vitale pour la communauté, puisque l'une assurait l'essentiel de l'aliment végétal de base (*kaikai*), l'autre l'aliment

6. Linton (1923, p. 426 et Pl. LXXVI B) donne également deux illustrations de bracelets dont l'un, d'un fini exceptionnel, « fut apparemment obtenu par abrasion à partir d'une coquille de *Tridacna* ». À ce propos, on notera, dans les collections ethnographiques la présence de quelques objets présumés en tridacne qui posent un problème. Deux autres cas sont signalés par Linton : un chapeau de *pū taiata* (1923, p. 430) et un autre ornement d'oreille (p. 432). Karl von den Steinen, également, mentionne des ornements d'oreille d'une seule pièce taillés dans du tridacne (1925-28, II, p. 262 et III, Pl. BP). Les tridacnes ne sont pas présents aux Marquises. Si la matière dans laquelle furent façonnés ces objets a été correctement identifiée par ces auteurs, il ne peut s'agir que d'une matière première d'importation, en provenance, vraisemblablement, des Tuamotu et probablement post-européenne. Aucun objet en tridacne n'est signalé dans les comptes rendus des fouilles archéologiques permettant d'affirmer l'existence de relations pré-européennes avec les îles Tuamotu.

animal par excellence (*'ūna'i*). Dans l'un et l'autre cas, il est probable que ces techniques s'inscrivaient autrefois dans un riche contexte socio-religieux⁷. Il est certain que ces activités restent encore aujourd'hui fortement chargées de valeur et d'affectivité. Le premier de ces objets survivants est le *pā heu atu*, le leurre en nacre pour pêcher la bonite, que l'on taille aujourd'hui exclusivement dans la nacre, plus épaisse, en provenance des Tuamotu. Pour la pointe rapportée, on préfère souvent utiliser un crochet de métal ou un hameçon importé, mais ces derniers temps on recommençait à Ua Pou à fabriquer des pointes en os. En association avec tout un complexe de survivances⁸, on voit toujours employé le pèle-fruit à pain en *Mauritia mauritania*, le *'i'i ve'eva'e mei*. L'instrument reste encore remarquablement efficace et nous avons vu d'énormes tas de fruits à pain pelés avec une vitesse surprenante. On peut encore, dans les vallées, assister à la fabrication de cet outil. Après l'enlèvement de la spirale centrale et la perforation de l'orifice d'évacuation par percussion (avec une grosse lime dans le cas observé), le premier dégrossissage est opéré à la lime. Il s'agit en effet d'obtenir une surface plane en éliminant une assez grande quantité de matière formée par la protubérance au sommet du coquillage du repli de la lèvre. Lorsqu'un plan a été obtenu et que la coquille se trouve amincie et translucide, le polissage se continue sur une pierre humide dans le lit d'une rivière jusqu'à ce que la perforation se fasse et atteigne le diamètre du petit doigt. Marimari Kellum-Ottino (1971, p. 96) donne de la fabrication actuelle du pèle-fruit une description concordante. Aucun des ornements en nacre ou en coquillage que nous avons décrits plus haut n'est fabriqué aujourd'hui. En revanche, nous avons assisté au cours de nos séjours successifs aux Marquises au développement sous l'influence de Tahiti d'une industrie du collier en coquillage sans continuité avec le passé.

NOTES LEXICOGRAPHIQUES

Autant qu'on peut en juger d'après la liste partielle présentée ici et le dépouillement du dictionnaire de Dordillon⁹, le lexique des coquillages ne comporte pas une richesse comparable à celui des poissons. Certes, la richesse en espèces est moins grande dans le premier cas que dans le second, mais même compte tenu de cette disparité, il semble que la couverture du milieu naturel par le lexique soit moins bonne pour les coquillages que pour les poissons. En revanche, on peut noter la présence de plusieurs termes ayant

7. De nombreuses allusions dans les textes mythologiques et légendaires marquisiens vont en ce sens (cf. notamment : H. Lavondès, 1964, p. 10-12). Pour la pêche à la bonite en tous cas, les faits sont bien attestés pour d'autres cultures polynésiennes. Pour Tikopia (cf. Firth, 1967, p. 541-51).

8. L'enceinte de palmes tressées où la pâte de fruit est mise à fermenter (*tāpo'o*), le silo où elle est conservée (*'ua mā*), le plateau à piler (*hōaka*) et le pilon de pierre encore couramment fabriqué, les pincettes pour retourner le fruit rôti (*kōketu*) et quelquefois le plat rond en bois où l'on conserve la *pōpoi* (*ko'okā*).

9. Nous y avons relevé quelque 350 noms de poissons alors que selon J. Randall (Ms.) le nombre d'espèces présentes aux Marquises est du même ordre de grandeur (il est à noter que beaucoup des noms figurant dans le dictionnaire font double emploi et correspondent à des stades de croissance ou à des variantes dialectales). Dans les mêmes conditions, nous relevons une quarantaine de noms de coquillages pour un nombre d'espèces estimé à 155.

un caractère générique : *pū* (dont la définition n'est pas claire, il semble désigner tout gastéropode en forme de conque, de forme allongée et à grande ouverture), *'i'i* regroupe les diverses espèces de porcelaines, *po'o* les cônes, *pao* les térébres. À partir de ces termes génériques, des déterminants (ayant le plus souvent valeur descriptive et présentant un sens parfaitement clair pour les locuteurs) permettent de définir des espèces particulières, sans assurer la couverture complète du champ des espèces connues par les Marquisiens. Le simple jeu de ces quatre termes génériques permet cependant de dénommer une part importante des plus communes d'entre elles. Pour les poissons, en revanche, les termes génériques ne couvrent qu'une faible part du champ. Pourtant les poissons représentent pour les Marquisiens un domaine de la faune d'une importance économique bien plus grande et sont à ce titre bien mieux connus que les coquillages. Il faut se défaire d'une idée préconçue qui tient à ce que dans notre culture les progrès dans la classification des êtres vivants ont coïncidé avec les progrès de la science tout court et selon laquelle une classification riche correspond à un progrès dans la connaissance du milieu. Au niveau des taxinomies populaires, ce serait presque le contraire : plus il y a de termes génériques, moins les espèces sont connues dans leur diversité. Les termes génériques sont seulement un moyen commode de regrouper un certain nombre d'espèces que l'on ne peut ou ne veut distinguer. Il faut noter également que l'absence de termes génériques au niveau lexical ne correspond pas nécessairement à l'absence de toute classification. Pour les oiseaux, par exemple, pour lesquels nous n'avons relevé aucun terme générique, un informateur¹⁰ nous a proposé une classification couvrant l'ensemble du champ (classification essentiellement écologique, par type d'habitat et par genre de vie).

NOTES COMPARATIVES

Cette relative pauvreté du lexique des mollusques qui se manifeste à travers un vocabulaire peu abondant et que pallie l'emploi commode de termes génériques, se retrouve sur un plan comparatif. Dans la liste de mots proto-polynésiens de Walsh et Biggs (1966) ne figure qu'une dizaine de reconstructions de noms de coquillages dont six seulement ont des correspondants en marquisien. Un sondage dans les compilations (Goo et Banner, 1963) et dans les dictionnaires, pour le hawaïien, le paumotu, le mangarévien, le tahitien, le samoan et le tongien ne nous a pas permis d'enrichir significativement cette liste. Pour les porcelaines, nous n'avons trouvé aucun correspondant au terme générique du marquisien du nord *'i'i*. En revanche le marquisien du groupe sud semble être la seule langue est-polynésienne à avoir conservé le mot ouest-polynésien *pule* (marquisien *pu'e*, samoan et tongien *pule*), l'analyse du hawaïien *pūleho* en *pūle/ho* (Walsh and Biggs, 1966) nous paraissant douteuse au vu de *leho*, nom générique des porcelaines, et de *pūleholeho*. Quand au

10. Au cours d'une mission effectuée aux Marquises en liaison avec le Muséum d'Histoire Naturelle par H. Lavondès et J.-C. Thibault.

maori, *pule*, il désigne des coquillages tout différents : des bivalves de la famille des *Pectinidae*. En revanche, il reste possible que l'adjectif *pulepule*, tacheté, présent dans plusieurs langues est-polynésiennes, soit en relation avec le trait caractéristique de la plus frappante des porcelaines, *Cypraea tigris*. Le terme désignant habituellement les porcelaines dans les langues est-polynésiennes paraît être une innovation, hawaïen *leho*, mangarévien *re'o*, tahitien *pōreho* (Lemaître, 1972), etc... Dans de nombreuses langues polynésiennes (mais pas en tongien) *pū* est la conque marine. La forme redoublée *pūpū* est un terme général désignant les coquillages à Hawaïi, Tahiti et aux Tuamotu. Le dérivé par composition *pūkava* est aussi un terme général dans certains dialectes marquisiens. *Pahua*, qui aux Marquises désignerait une « espèce d'huître très grosse ou pied de cheval » (Dordillon) est ailleurs le bénitier absent de cet archipel (Tuamotu, Mangareva, Tahiti *pahua*; Samoa *fāisua*; Tonga, Fiji *vāsua*). *Tio* désigne une petite huître aux Marquises, aux Tuamotu, à Tahiti et à Tonga. *Kio* à Hawaïi et *tio* à Samoa est le vermet. Il est possible que le mangarévien *tio*, défini par le dictionnaire comme « corail en pointe comme une aiguille » ait été mal identifié et désigne en fait le vermet. Car aux Marquises, aux Tuamotu et à Hawaïi on considère comme redoutables les blessures que ce mollusque est susceptible d'infliger au pied de celui qui viendrait à marcher dessus¹¹. Aux Marquises, *pipi* est un nom général pour les escargots terrestres et les petites espèces marines. À Hawaïi, *pipipi* est aussi un terme général pour les petits mollusques, tandis que *pipi* désigne une huître perlière *Pinctada radiata*. À Samoa et aux Tuamotu *pipi* est un bivalve. Le *pipi* tongien n'est pas identifié. Le mot ne figure pas dans les dictionnaires tahitiens. La nacre comme le mollusque qui la produit est *uhi* à Hawaïi, aux Marquises et aux Tuamotu, *'ufi* à Tonga. Ces correspondances figurent sur les listes de Walsh et Biggs. La seule qui paraît avoir échappé à l'attention de ces auteurs concerne le vermet : *ukakō* aux Marquises, *ugakō* aux Tuamotu, *u'a'ō* à Tahiti (Lemaître, 1972). Une définition insuffisante « small shell-fish with long sharp projection » ne permet pas de conclure pour le tongien *unga-kō*. Le mot paraît en relation avec le marquisien *uka*, le paumotu *uga*, le tahitien *u'a*, le tongien *'unga* : bernard l'hermite. Il est probable que le hawaïen *una'oa* et le rarotongien *ungakoa* (a species of shell-fish : the *serpula*. Savage, 1962) soient eux aussi apparentés aux formes précédentes avec un changement dans le deuxième élément. Notons enfin que *pōtea*, le nom du turbo dans certains dialectes marquisiens est aussi le nom d'un coquillage à Mangareva.

Le lexique des coquillages paraît avoir été un secteur où le renouvellement a été rapide. Les listes qui suivent font apparaître également qu'au niveau des parlars locaux, les divergences sont nombreuses entre les deux îles de Ua Pou et de Nuku Hiva, toutes deux incluses pourtant dans le même groupe dialectal.

11. À Hawaïi, l'animal est même considéré comme mortellement venimeux (Pukui et Elbert, 1957). Le fait, toutefois, ne paraît pas scientifiquement confirmé.

REMARQUES BIOGÉOGRAPHIQUES ET AUTRES SUR LA FAUNE MALACOLOGIQUE DES ÎLES MARQUISES

Le nombre d'espèces de Mollusques marins actuellement connus aux îles Marquises s'élève à 155. Le premier recensement fut celui de Dautzenberg et Bouge (1933) avec 93 espèces auxquelles s'en ajoutèrent 55 récoltées récemment par Rehder (1968) et sept espèces du genre *Conus* mentionnées récemment par Richard et Salvat (1973). Il est probable que la faune marine marquisienne comporte encore d'assez nombreuses espèces non découvertes, notamment dans les petites formes et en provenance des biotopes profonds, car ces îles n'ont été que rarement visitées et étudiées par les malacologistes. Comme l'indique Rehder (1968), on peut estimer que 20% des espèces sont endémiques.

Comparativement aux îles de la Société ou des Tuamotu, la faune malacologique des Marquises est bien plus pauvre. Dautzenberg et Bouge (1933) recensent 1.100 espèces en Polynésie Française alors que 155 sont seulement connues aux Marquises. Cet archipel, comme celui des Australes, d'ailleurs (Salvat, 1971), est donc moins riche en espèces que le reste de la Polynésie Française.

Parmi les 26 espèces ramenées par H. Lavondès et figurant dans les listes qui suivent, les *Cypraenidae* sont bien représentées alors que les *Conidae* sont sous-représentés. On remarquera le peu d'usage qu'il est fait des Lamelibranches, d'ailleurs beaucoup moins riches en espèces que les Gastéropodes, aux Marquises comme dans le reste de la Polynésie.

LISTE DES MOLLUSQUES RÉCOLTÉS PAR ORDRE SYSTÉMATIQUE

POLYPLACOPHORA

ISCHNOCHITONINA

Chitonidae

Chiton marquesanus (Pilsbry, 1909) : *mama*.

GASTROPODA

ARCHAEOGASTROPODA

Turbinidae

Turbo setosus (Gmelin, 1791) : *pōtea*, *pū kava*.

NOMS VERNACULAIRES DE QUELQUES COQUILLAGES DES MARQUISES

MESOGASTROPODA

Strombidae

Lambis crocata (Link, 1807) var. *pilsbry* Abbott, 1961 : *ta'aehitu*,
ta'ahitu.

Hipponicidae

Hipponyx conicus (Schumacher, 1817) : ?

Cypraeidae

Cypraea tigris (Linné, 1758) : *'i'i toto'eheke*, *'i'i pūtoto'eheke*, *toto'eheke*.

Mauritia mauritiana (Linné, 1758) : *'i'i*, *'i'i mei*, *'i'i veve'emei*.

Mauritia arabica (Linné, 1758) : *māma'i ta'i*, *'i'i mama'ita'a*.

Mauritia maculifera (Schilder, 1932) : comme pour *M. arabica*.

Cassidae

Cypraecassis rufus (Linné, 1758) : *pu maimai*, *pu tupe*.

Bursidae

Bursa bufonia (Gmelin, 1791) : *pū ke'ā*.

Bursa lampas (Linné, 1758) : *pū 'oa*, *pū taiana*, *pu teuteu henua*.

NEOGASTROPODA

Muricidae

Murex ramosus (Linné, 1758) : *pū ta'ata'a*.

Murex steeriae (Reeve, 1845) : *pū ta'ata'a*.

Drupa clathrata (Lamarck, 1822) : pas de nom.

Drupa iodostoma (Lesson, 1840) : *pūkava matapa'a*.

Purpura persica (Linné, 1758) : *mahutaka'e'o*, *moutaka'e'o*, *pū mai*,
pū maimai.

Thais armigera (Link, 1807) : pas de nom.

Conidae

Conus catus (Hwass, 1792) : *po'o*.

Terebridae

Terebra guttata (Röding, 1798) : *pao mā'ita*.

Terebra crenulata (Linné, 1758) : *pao ta'ata'a*.

Terebra maculata (Linné, 1758) : *pao patapata*.

LAMELLIBRANCHIATA

FILIBRANCHIA

Pteriidae

Pinctada margaritifera (Linné, 1758) : *uhi*.

EULAMELLIBRANCHIA

Chamidae

Chama imbricata (Broderip, 1834) : *tio*.

Veneridae

Venus reticulata (Linné, 1758) : *kōata, kotava*.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES NOMS VERNACULAIRES

Les noms vernaculaires qui paraissent motivés sont suivis, entre parenthèses, d'une glose indiquant leur signification métaphorique ou métonymique, conjecturale ou proposée par les informateurs. Les identifications scientifiques sont précédées de l'indication abrégée de la localisation où le terme est attesté avec ce sens (N. H. : Nuku hiva, U. P. : Ua Pou, H. O. : Hiva Oa). Les deux termes de Hiva Oa ont été fournis par correspondance par Samuel Teikiehuupoko après consultation de natifs de cette île résident à Ua Pou.

'*i*, NH, UP : terme générique pour les porcelaines ; particulièrement *Mauritia mauritania*.

'*i* *māma'ita'a*, NH : *Mauritia arabica*, *M. maculifera*.

'*i* *mei* ('*i* à fruit à pain), NH : *Mauritia mauritania*.

'*i* *pūtoto'eheke*, NH : *Cypraea tigris*.

'*i* *toto'eheke*, NH : *Cypraea tigris*.

'*i* *veve'emei* ('*i* pour peler le fruit à pain), UP : *Mauritia mauritiana*.

kone (emprunt au français), NH : terme générique pour les Cônes, employé par les jeunes.

kōata, NH : *Venus reticulata*.

kōtava (préfixe *kō* + *tava* : blanc), UP : *Venus reticulata*.

mahutaka'e'o (mahu qui tire la langue), UP : *Purpura persica*.

mama NH, UP : *Chiton marquesanus*.

māma'ita'a (œuf de *Sterna fuscata*, allusion à l'aspect tacheté et à la couleur brunâtre de ce coquillage rappelant ceux de l'œuf de Sterne), UP : *Mauritia arabica*, *M. maculifera*. Un informateur isolé a désigné également par ce nom un spécimen de *Cypraea tigris*, de couleur claire et aux taches marron-rougeâtre. Ceci illustre les glissements sémantiques que peuvent entraîner les désignations métaphoriques.

māma'itara, UP : *Mauritia arabica*, *M. maculifera*.

mirex (emprunt au français), NH : *Murex steeriae*, employé par les jeunes.

moutaka'e'o, NH : *Purpura persica*.

pao, NH : terme générique pour les *Terebridae*.

pao mā'ita (*pao* blanc), NH : *Terebra guttata*.

pao patapata (*pao* tacheté), NH : *Terebra maculata*.

pao ta'ata'a (*pao* à pointes), NH : *Terebra crenulata*.

pao tava'i'e (*pao* blanc-éclatant), NH : *Terebra guttata*.

pō'i'i, HO : équivalent de UP : *pōtea*.

NOMS VERNACULAIRES DE QUELQUES COQUILLAGES DES MARQUISES

- po'o* (morceau?), NH : terme générique pour les Cônes.
pōtea (*tea* : clair), UP : *Turbo setosus*.
pū NH, UP : terme générique pour une catégorie de Gastéropodes.
pūkava, UP : terme générique pour les coquillages.
pū kava (*pū amer?*), NH : *Turbo setosus*.
pūkava matapa'a (coquillage œil au beurre noir, allusion à la couleur mauve-violacé de l'embouchure), UP : *Drupa iodostoma*.
pū ke'ā (*pū pierre*), NH : *Bursa bufonia*.
pu'e, HO : équivalent de UP : 'i'i.
pū mai (*pū aigre?*), NH : *Purpura persica*.
pū maimai, NH : *Purpura persica*, UP : *Cypraecassis rufus*.
pū 'oa (*pū allongé*), UP : un *pū teuteuhenua* de grande taille.
pū ta'ata'a (*pū à pointes*), NH, UP : *Murex ramosus*, NH : *M. steeriae*.
pū teuteuhenua (*pū amas de terre?*), UP : *Bursa lampas*.
pū tupe (*pū qui brasse, qui balaye, allusion à l'habitude de ce coquillage de creuser le sable*), NH : *Cypraecassis rufus*.
ta'aehitu (sept pointes), UP : *Lambis crocata*.
ta'ahitu (sept pointes), NH : *Lambis crocata*.
ta'ava'u (huit pointes), NH : signalé comme une variété rare de *ta'ahitu*.
tio, UP : *Chama imbricata*.
titimo, NH, UP : non déterminé, sorte de patelle.
toto'eheke (étymologie incertaine; *heke* : poulpe, *toto'e* : peut-être à rapprocher de *to'e* : vulve, comme semble le suggérer la forme 'i'i pu'epo'epo heke, donnée par Dordillon, où 'epo'epo est un équivalent bienséant de *to'e*. La glose proposée par Suggs, 1961, p. 91 pour le nom de ce coquillage qu'il transcrit *pu toto'i heke* paraît être erronée), UP : *Cypraea tigris*.
uhi, NH, UP : *Pinctada margaritifera*.
ukakō, UP : non déterminé (spécimen insuffisant).

RÉFÉRENCES

DAUTZENBERG, Ph. et BOUGE, J. L.

- 1933 Les mollusques testacés marins des Établissements Français d'Océanie, *Journal de Conchyologie*, 77, p. 41-108, 145-326, 351-469.

DORDILLON, Mgr I. R.

- 1904 *Grammaire et dictionnaire de la langue des Îles Marquises*, Belin, Paris, 294 + 204 p.
 1931 *Grammaire et dictionnaire de la Langue des Îles Marquises, Marquisien-Français*, Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, XVII, Paris, 446 p.
 1932 Supplément au dictionnaire marquisien-français, in : *Dictionnaire de la Langue des Îles Marquises, Français-Marquisien*, Travaux et Mémoires de l'Institut d'Ethnologie, XVIII, p. 573-591.

FIRTH, Raymond.

- 1967 Sea Creatures and Spirits in Tikopia Beliefs, in : Highland, G. et al. (Ed.), *Polynesian Culture History, Essays in Honor of Kenneth P. Emory*, Bishop Museum Press, Honolulu, p. 539-564.

GOO, Fannie C. and BANNER, Albert H.

- 1963 *A Preliminary Compilation of Fijian Animal Names*, Hawaii Marine Laboratory, 45 p. multigr.
 1963 *A Preliminary Compilation of Samoan Animal and Plant Names*, Hawaii Marine Laboratory, 54 + 68 p. multigr.

- 1963 *A Preliminary Compilation of Tongan Animal Names*, Hawaii Marine Laboratory, 49 p., multigr.
- 1963 *A Preliminary Compilation of Tuamotuan Animal and Plant Names*, Hawaii Marine Laboratory, 30 + 19 p., multigr.
- HANDY, E. S. Craighill.
 1923 *The Native Culture in the Marquesas*, Bishop Museum Bull. 9, Honolulu, 358 p.
- HANDY, Willowdean C.
 1938 *L'art des Îles Marquises*, Les Éditions d'Art et d'Histoire, Paris, 55 p., 24 fig., 20 pl.
- KELLUM-OTTINO, Marimari.
 1971 *Archéologie d'une vallée des Îles Marquises, évolution des structures de l'habitat à Hane, Ua Huka*, Publication de la Société des Océanistes n° 26, Paris, 192 p.
- La découverte de la Polynésie, Musée de l'Homme, Paris, janvier-juin 1972*, Société des Amis du
 1972 Musée de l'Homme, 180 ill.
- LAVONDÈS, Anne.
 1966 *Musée de Papeete. Catalogue des Collections Ethnographiques et Archéologiques*, ORSTOM, Papeete, III + 409 p., multigr.
 1971 *Le Polynésien et la Mer, Catalogue d'une Exposition*, Société des Études Océaniques, ORSTOM, Papeete, 50 p., 59 ill.
- LAVONDÈS, Henri.
 1964 *Récits Marquisiens*, ORSTOM, Papeete, 107 p., multigr.
- LEMAÎTRE, Yves.
 1972 *Lexique du Tahitien contemporain*, ORSTOM, Papeete, 448 p., multigr.
- LINTON, Ralph.
 1923 *The Material Culture of the Marquesas Islands*, Memoirs of the Bishop Museum, VIII, 5, Honolulu.
 1953 *Polynesian Artifacts, the Oldman Collection*, Memoirs of the Polynesian Society, vol. 15, Wellington, 86 p., 136 pl.
- POULSEN, Jens.
 1970 *Shell Artifacts in Oceania : Their Distribution and Significance*, in : Green, R. and M. Kelly ed., *Studies in Oceanic Culture History*, vol. 1, Pacific Anthropological Records n° 11, Bishop Museum, Honolulu, p. 33-46.
- PUKUI, Mary K. and ELBERT, Samuel H.
 1957 *Hawaiian-English Dictionary*, University of Hawaii Press, Honolulu, 370 p.
- RADIGUET, Maximilien R.
 1860 *Les derniers sauvages*, Nouv. ed., Duchartre et van Buggenhoudt, Paris, 1929, IX + 240 p., 16 pl.
- REHDER, Harald A.
 1968 *The marine molluscan fauna of the Marquesas Islands*, *Annual Reports for 1968 of the American Malacological Union*, p. 29-32.
- RICHARD, G. et SALVAT, B.
 1973 *Conus (Dendroconus) gaugimi sp. n. (Neogastropoda, Conidae) des îles Marquises (Polynésie Française)*, *Cahiers du Pacifique*, 17 (sous presse).
- ROLLIN, Louis.
 1929 *Les Îles Marquises. Géographie, ethnographie, histoire, colonisation et mise en valeur*. Société d'éditions géographiques maritimes et coloniales, Paris, 334 p.
- SALVAT, B.
 1972 *Mollusques des Îles Tubuai (Australes, Polynésie). Comparaison avec les Îles de la Société et des Tuamotu*, *Malacologia* (sous presse).

NOMS VERNACULAIRES DE QUELQUES COQUILLAGES DES MARQUISES

SAVAGE, Stephen.

- 1962 *A Dictionary of the Maori Language of Rarotonga*, the Department of Islands Territories, Wellington, 460 p.

SINOTO, Yosihiko H.

- 1967 Artifacts from Excavated Sites in the Hawaiian, Marquesas and Society Islands : A Comparative Study, in : Highland, G. *et al.*, ed. *Polynesian Culture History*, Honolulu, p. 341-361.
- 1968 Position of the Marquesas Islands in East Polynesian Prehistory, in : Yawata I. and Y. H. Sinoto *ed.*, *Prehistoric Culture in Oceania. A Symposium*, Bishop Museum Press, Honolulu, p. 111-118.
- 1970 An Archaeologically Based Assessment of the Marquesas Islands as a Dispersal Center in East Polynesian in : Green, R. C. and M. Kelly, *ed.*, *Studies in Oceanic Culture History*, Honolulu, p. 105-132, 15 fig.

SINOTO, Yosihiko and KELLUM, Marimari.

- 1965 *Preliminary Report on Excavations in the Marquesas Islands*, Bishop Museum, Honolulu, 55 p., multigr., 12 fig.

STEINEN, Karl von den.

- 1925-1928 *Die Marquesaner und ihre Kunst. Studien über die Entwicklung primitiver Südseeornamentik nach eigenen Reiseergebnissen und dem Material der Museen*, D. Reimer (Ernst Vohsen), Berlin, 2 vol. + atlas, pl.

SUGGS, Robert C.

- 1961 *The Archaeology of Nuku Hiva, Marquesas Islands, French Polynesia*, Anthropological papers of the American Museum of Natural History, vol. 49, 1, New York, 205 p., 40 fig.

VIOLETTE, le P. L.

- 1879 *Dictionnaire Samoa-Français-Anglais*, Maisonneuve, Paris, 468 p.

WALSH, D. S. and BIGGS, Bruce.

- 1966 *Proto-Polynesian Word List I*, Linguistic Society of New-Zealand, Auckland, xv + 133 p.

H. LAVONDÈS

Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer,
Centre ORSTOM de Papeete.

G. RICHARD et B. SALVAT

Laboratoire de Biologie Marine et Malacologie,
École Pratique des Hautes Études
et Antenne de Tahiti, Muséum National d'Histoire Naturelle.

Journal
de la
Société
des
OCÉANISTES



Musée
de l'Homme
Paris 16

Extrait du
numéro 39

TOME XXIX

Juin 1973

6483